

# LE CANARD

FILIATREULT & RODIER,

ROFLETAINES.

## GRANDE REDUCTION !

A l'occasion de la **St Jean Baptiste**

Est pour faciliter à nos compatriotes étrangers l'avantage d'apporter un **SOUVENIR** du Canada, nous avons réduit nos Soies Noires et nos Soies de couleur

**Au Prix Coutant**

De même pour nos Soies et nos Satins Brochés.

Nous offrirons en plus une magnifique **PLUCHE** de soie valant \$2.00 pour \$1.25 la vergo, dans les couleurs les plus nouvelles.

Nos dentelles, nos franges, nos mi-rots, enfin toutes nos marchandises seront réduites pour la circonstance.

Nous sollicitons respectueusement une visite.

**MATHIEU & GAGNON**

1505 RUE NOTRE-DAME.



FEUILLETON du 'CANARD'

### Partie et Revanche

Trois mois s'étaient écoulés depuis la fameuse aventure de l'oncle Benjamin au castel de Saint-Pierre du Mont, et la victime dévorait son affront : mais l'heure de la revanche n'allait pas tarder à sonner.

Cependant mon oncle n'avait pas renoncé à ses idées de vengeance, tant s'en faut. Le vendredi suivant, après avoir visité ses malades, il fit aiguïser son épée et mit par-dessus son habit rouge la houppelande de Macheocourt. Comme il ne voulait point faire le sacrifice de sa queue et qu'il ne pouvait la mettre dans sa poche, il la cacha sous sa vieille perruque et s'en alla ainsi déguisé observer son marquis. Il établit son quartier général dans une espèce de cabaret situé sur le bord de la route de Olameoy, vis-à-vis du château de M. de Cambyse. Le maître du logis venait de se casser la jambe. Mon oncle, toujours prompt à venir en aide à son prochain quand il était fracturé, déclina sa profession et offrit les secours de son art au patient. Il fut autorisé par sa famille désolée à re-tablir en leur lieu et place les deux fragments du membre cassé ; ce qu'il



MORT DE L'ABONNE AUX GAZETTES MAÇONNIQUES

fit prestement et à la grande admiration de deux grands laquais à la livrée de M. de Cambyse, qui buvaient dans le cabaret.

Mon oncle, quand son opération fut terminée, alla s'établir dans une chambre haute de l'auberge, droit au-dessus du bouillon, et il se mit à observer le château avec une longue-vue qu'il avait prise chez M. Minxit. Il y avait une bonne heure qu'il se morfondait là, et il n'avait encore rien aperçu dont il put tirer profit, lorsqu'il vit un laquais de M. Cambyse descendre ventre à terre la montagne. Cet homme descendit à la porte du cabaret et demanda si le médecin y était encore. Sur la réponse affirmative de la servante, il monta à la chambre de mon oncle, et, l'abordant chapeau bas, il le pria de venir donner ses soins à M. de Cambyse qui venait d'avaler une arête. Mon oncle fut d'abord tenté de refuser. Mais il réfléchit que cette circonstance pourrait favoriser ses projets de vengeance, et il se décida à suivre le domestique.

Celui-ci l'introduisit dans la chambre du marquis. M. de Cambyse était dans son fauteuil, la tête appuyée sur ses mains, les coudes sur ses genoux, et il semblait en proie à une violente inquiétude. La marquise, jolie brune de vingt-cinq ans, se tenait à côté de lui et cherchait à le rassurer. A l'arrivée de mon oncle, le marquis leva la tête et lui dit :

—J'ai avalé en dînant une arête qui s'est clouée à mon gosier ; j'ai su que vous étiez dans le village et je vous ai fait appeler, quoique je n'ai pas l'honneur de vous connaître, persuadé que vous ne me refuseriez pas votre secours.

—Nous le devons à tout le monde, répondit mon oncle avec un sang-froid glacial ; aux riches aussi bien qu'aux pauvres, aux gentilshommes

aussi bien qu'aux paysans, au méchant aussi bien qu'au juste.

—Cet homme m'effraya, dit le marquis à sa femme, faites le sortir.

—Mais, dit la marquise, vous savez bien qu'aucun médecin ne vous oserait hasarder à venir au château ; puisque vous avez celui-ci, sachez au moins le garder.

Le marquis se rendit à cet avis. Benjamin examina la gorge du malade et secoua la tête d'un air d'inquiétude. Le marquis pâlit.

—Qu'est-ce donc ? dit-il, le mal serait-il encore plus grave que nous ne l'aurions cru ?

—Je ne sais ce que vous avez cru, répondit Benjamin d'une voix solennelle, mais le mal serait en effet très grave, si l'on ne prenait de suite les mesures nécessaires pour le combattre. Vous avez avalé une arête de saumon, et c'est une arête de la queue, là où elles sont le plus vénimeuses.

—Cela est vrai, dit la marquise étonnée ; mais, comment avez-vous découvert cela ?

—Par l'inspection de la gorge, madame.

Le fait est qu'il l'avait reconnu par un moyen tout naturel : en passant devant la salle à manger, dont la porte était ouverte, il avait vu sur la table un saumon dont le tronçon de la queue avait seul été enlevé, et il en avait conclu que c'était à la queue de ce poisson qu'avait appartenu l'arête avalée. Nous n'avons jamais ouï dire, fit le marquis d'une voix tremblante d'effroi, que les arêtes de saumon fussent vénimeuses.

—Cela n'empêche pas qu'elles ne le soient beaucoup, dit Benjamin, et je serais fâché que madame la marquise en doutât, car je serais obligé de la contredire. Les arêtes du saumon contiennent, comme les feuilles du mancenillier, une substance si âcre, si corrosive, que si cette arête res-

tait une demi-heure de plus dans le gosier de M. le marquis, elle produirait une inflammation dont je ne pourrais me rendre maître, et l'opération deviendrait impossible.

—En ce cas, docteur, opérez donc de suite, je vous en supplie, dit le marquis de plus en plus effrayé.

—Un instant, dit mon oncle ; la chose ne peut aller si vite que vous le désirez ; il y a une petite formalité à remplir.

—Remplissez-la donc bien vite et commencez.

—C'est que cette formalité vous regarde ; c'est vous seul qui devez l'accomplir.

—Dis-moi donc au moins en quoi elle consiste, chirurgien de malheur ! veux-tu me laisser mourir la faute d'agir ?

—J'hésite encore, poursuivit Benjamin avec lenteur. Comment hasarder une proposition comme celle que j'ai à vous faire ? Avec un marquis ! avec homme qui descend en droite ligne de Cambyse, roi d'Egypte !

—Je crois, misérable, que tu profitas de ma position pour te moquer de moi ! s'écria le marquis, revenant à la violence de son caractère.

—Pas le moins du monde, répondit froidement Benjamin. Vous souvenez-vous d'un homme que vous fîtes, il y a trois mois, traîner dans votre château par vos sbires, parce qu'il ne vous avait point salué, et auquel vous fîtes l'affront le plus sanglant qu'un homme puisse faire à un autre homme ?

—Un homme à qui j'ai fait baisser... En effet, c'est toi ; je te reconnaissais à tes cinq pieds dix pouces.

—Eh bien ! l'homme aux cinq pieds dix pouces, cet homme que vous regardiez comme un insecte, comme un grain de poussière que vous ne rencontreriez jamais que sous vos pieds, vous demandez main-

tenant réparation de l'insulte que vous lui avez faite.

—Eh ! mon Dieu ! je ne demande pas mieux ; fixe la somme à laquelle tu évalues ton honneur, et je m'en vais te la faire compteur de suite.

—Te crois-tu donc, marquis de Cambyse, assez riche pour payer l'honneur d'un honnête homme ? Mo prends-tu pour un robin ? crois-tu que je me fais insulter pour de l'argent ? Non ! non ! c'est une réparation d'honneur ! entends-tu, marquis de Cambyse ?

—Eh bien ! soit, dit M. de Cambyse, dont les yeux étaient attachés sur l'aiguille de sa pendule, et qui voyait avec effroi s'enflammer la fatale demi-heure ; je vais déclarer devant Mme la marquise, je déclarerai par écrit, si vous le voulez, que vous êtes un homme d'honneur, et que j'ai eu tort de vous avoir offensé.

—Diable ! tu as bientôt payé tes dettes. Crois-tu donc, quand on a insulté un honnête homme, qu'il suffise de reconnaître qu'on a eu tort, et que tout soit réparé ? Demain tu rirais bien, avec ta société de hobereaux, du niais qui se serait contenté de cette apparence de satisfaction. Non ! c'est la peine du talion qu'il faut que tu subisses ; le faible d'hier est devenu le fort d'aujourd'hui, le vor s'est changé en serpent. Tu n'échapperas pas à ma justice comme tu échappes à celle du bailli ; il n'est aucune protection qui puisse te défendre contre moi. Je t'ai embrassé, il faut que tu m'embrasses.

—As-tu donc oublié, malheureux, que je suis le marquis de Cambyse ?

—Tu as bien oublié, toi, que j'étais Benjamin Rathery ! L'insulte, c'est comme Dieu, tous les hommes sont égaux devant elle ; il n'y a ni grand insulteur ni petit insulté.

—Laquais, dit le marquis, auquel la colère avait fait oublier le prétendu danger qu'il courait, conduisez cet homme dans la cour et qu'on lui donne cent coups de fouet ; je veux l'entendre crier d'ici.

—Bien, dit mon oncle. Mais dans dix minutes l'opération sera devenue impossible, et dans une heure vous serez mort.

—Eh ! ne puis-je donc envoyer quérir à Varzy un chirurgien par moi-même ?

—Si votre coursier trouve le chirurgien chez lui, celui-ci arrivera juste pour vous voir mourir et donner ses soins à Mme la marquise.

—Mais il n'est pas possible, dit la marquise, que vous restiez inflexible. N'y a-t-il donc pas plus de plaisir à pardonner qu'à se venger ?

—Oh ! madame, repit Benjamin en s'inclinant avec grâce, je vous prie de croire que si c'était de vous que j'eusse reçu une pareille insulte, je ne vous garderais pas rancune.

Mme de Cambyse sourit, et comprenant qu'il n'y avait rien à gagner avec mon oncle, elle engagea elle-même son mari à se soumettre à la nécessité, et lui fit observer qu'il n'avait plus que cinq minutes pour se décider.

Le marquis, vaincu par le terreux, fit signe à deux laquais qui étaient dans sa chambre de se retirer.

—Non pas, dit l'inflexible Benjamin, ce n'est pas ainsi que je l'entends. Laquais, vous allez au contraire avertir les gens de M. de Cambyse de se rendre ici de sa part ; ils ont été témoins de l'insulte, il faut qu'ils le soient de la réparation.